

aux volontés humaines, qu'ils flétrissent les abus économiques, même consacrés par des conventions. A la différence de certains néo-catholiques, plutôt préoccupés d'amincir et d'atténuer les exigences du dogme, les apôtres du catholicisme social énoncent les principes et développent les conséquences du christianisme intégral; ils ne veulent pas faire à Dieu sa part, ce qui implique une idée de limitation, mais, au contraire, lui restituer son règne; en son nom, ce ne sont point des concessions qu'ils font, mais des exigences qu'ils apportent. Ils ne parlent point de religion nouvelle; c'est, au contraire, sur la vieille théologie morale du moyen-âge que de préférence ils s'appuient. Nous souffrions d'une crise, que quatre siècles ont préparée, et que deux phénomènes résument: d'une part, dans les rapports des hommes entre eux, l'habitude de l'absolutisme s'était introduite, grâce à la renaissance des idées païennes et césariennes, qui permettent aux dépositaires de l'autorité, chefs d'Etats ou patrons, de s'ériger en tyrans; d'autre part, dans l'application de la morale chrétienne, je ne sais quelle idée de relativité s'était glissée, par suite des abus d'une certaine casuistique; l'arbitraire était facilité et le christianisme se faisait facile; on accentuait et l'on raidissait les droits de l'homme, et l'on transigeait sur ceux de Dieu. Si l'on veut bien envisager le catholicisme social comme une réaction contre cette double erreur, on verra qu'il se tient, non point à la marge, mais au cœur de l'orthodoxie.

Et l'abbé Pierre Froment, qui décidément est

un fort pauvre théologien, n'a rien vu de tout cela. Nous ne discuterons pas ses utopies; elles n'engagent que lui-même et l'introuvable cardinal Bergerot, qui dans une préface les aurait approuvées. De leur mettre une rubrique, nous serions fort empêchés; elles ne sont ni du néo-catholicisme ni du socialisme chrétien; elles n'ont rien de commun, non plus, avec ce catholicisme américain, dont la largeur aisée et la tolérance originelle séduisent les néo-catholiques, et dont l'esprit démocratique et les allures populaires enthousiasment les catholiques sociaux. « Christianisme d'élégie pour les ouvriers beaux parleurs et pour les jeunes gens des deux sexes dont la science a rendu l'âme vague »; c'est ainsi que le cardinal Boccanera traite les conceptions de l'abbé Froment. Je ne sache pas que les adversaires de Mgr Ireland ou de M. Gaspard Decurtins aient jamais pu leur appliquer pareil reproche.

La philosophie religieuse de M. Émile Zola, qu'il nous faut à son tour envisager, va nous paraître aussi simple, aussi sommaire, aussi courte que celle de M. l'abbé Froment nous paraissait tout à l'heure incertaine, déséquilibrée, vaporeuse. M. Zola croit à la souveraineté de l'instinct, à la fatale prééminence de la bête dans l'être humain. Le « canapé mystique » dont riait jadis un professeur de Sorbonne écœure notre romancier; il place ses dégoûts ailleurs que le reste des hommes; qu'on lui rende les tas de fumier sur lesquels les personnages de la *Terre*

font du naturalisme en action ; en un tel voisinage, ses répugnances sommeillent. De temps à autre, au *Figaro*, il gratifie d'une verte mercenaire ces jeunes gens de l'heure présente qui se permettent d'avoir mal à l'âme ; que n'écourent-ils un peu plus leur corps ? ils n'inventeraient alors ni leur âme ni la maladie de cette âme. Vive le « bon petit peuple de France » ! M. Zola en rencontre à Rome un échantillon dans la personne d'une vieille servante, Victorine, qui ne croit ni aux curés ni à l'au-delà, qui parle avec bonne humeur du « trou » où elle descendra un jour, et qui poursuit avec allégresse et simplicité la modeste besogne de sa vie. Notre auteur a des complaisances de cœur pour ce « menu peuple », qui s'est délivré des éternels problèmes en les niant, et qui vit à la bonne franquette, librement. Parmi notre génération d'idéalistes, M. Zola prend le rôle de ministère public pour le compte de la « bonne nature » ; l'exemple du monde animal devrait tenter l'humanité ; ne suivant que ses instincts, la brute est heureuse ; pourquoi l'homme s'évertue-t-il en vue de son malheur ?

Entre ce système d'idées et le christianisme, vous devinez facilement une certaine incompatibilité ; elle n'échappe point à M. Emile Zola. Mais, bien loin qu'elle l'effraye, il insinue sans trêve, à sa dernière œuvre, que, dans le conflit du christianisme avec notre bestialité native, le christianisme sera vaincu, que même il succombe déjà. Avec un acharnement d'avocat, qui volontiers appelle à la rescousse les procédés factices,

il érige en face du pape Léon XIII, représentant de l'idéalisme chrétien, la double provocation matérialiste de l'art et de la nature ; lorsque Léon XIII et ses familiers parcourent les jardins du Vatican, « Pan les enveloppe des effluves souveraines de sa virilité » ; et lorsqu'ils traversent le musée des antiques, les Pans et les Vénus, de leurs regards ironiques et victorieux, attestent l'éternelle souveraineté de la chair et des sens. Ceci tuera cela, et, pour M. Zola, ceci a déjà tué cela.

Spectre qui viens troubler les fêtes de la vie,

s'écriait en ses *Noces corinthiennes* M. Anatole France ; il interpellait le Christ, et peu s'en fallait qu'il ne maudît en lui le prédicateur de la continence. M. Emile Zola saluerait avec allégresse, dans la fin du christianisme, la victoire de l'amour sensuel et la défaite de la chasteté.

Au demeurant, il déclarerait volontiers que le christianisme fut mort-né, et que le catholicisme romain, tel qu'il s'est développé, n'est qu'une survivance du paganisme. C'est une opinion qu'à plusieurs reprises il indique, tantôt en la prêtant à son héros, tantôt en l'insinuant pour son propre compte. Fatalement, le catholicisme romain devait fleurir « sur le terreau romain préparé par le vieil Empire » ; les papes ont eu « le cœur brûlé par le sang atavique, le flot rouge et dévotateur du sang de l'ancêtre » ; l'héritage d'Auguste a pesé sur la série des pontifes ; ils se sont fait escorter par le « gala mondain du Dieu impé-

rial de la pourpre romaine » ; ils ont rêvé de régner sur les corps comme sur les âmes, parce que Auguste avait régné sur les âmes comme sur les corps. Vous aperceviez tout à l'heure l'art païen bravant Léon XIII en son musée et la nature, païenne par définition, bravant Léon XIII en ses jardins ; et voici que le Vatican lui-même nous est montré comme une création païenne, et Léon XIII comme le rejeton fatal d'une païenne lignée.

Retenez bien ces deux points : le christianisme est finalement vaincu par la matière et par la nature, auxquelles il ne peut opposer un éternel démenti ; et d'inéluctables survivances ont interposé, entre Jésus et Léon XIII, un rideau de paganisme. Voilà pourquoi le Pape a condamné l'abbé Froment ; l'efficacité du christianisme sur la vie sociale est paralysée ; nos misères accusent et condamnent Jésus, qui se leurrait ou nous a leurrés : c'est une troisième thèse que les deux précédentes étayaient, et cette série de démonstrations conclut à la banqueroute de la foi chrétienne.

Les enivrements de la belle nature, l'immortalité sereine des marbres antiques et les pâmoisons amoureuses de deux jeunes patriciennes prouvent à M. Zola la défaite de Jésus par le sensualisme. Un rapprochement entre les ambitions des Césars et celles des papes prouve à M. Zola la défaite de Jésus par le paganisme. Mais ces trophées du sensualisme et du paganisme paraîtront insuffisants ; lorsque M. Zola

fait de la philosophie, on sent qu'il a passé par la rhétorique. On s'étonne qu'ayant la prétention de décrire Rome tout entière, il ait à peu près laissé sous silence la vie conventuelle, le développement des vocations religieuses, que M. Taine constatait naguère en France, et les victorieux efforts du catholicisme pour faire de la virginité une institution : c'est une grave lacune, un de ces oublis coutumiers à M. Zola, qui, durant un quart de siècle, négligea de nous révéler qu'à côté de la triste famille Rougon-Macquart, quelques honnêtes gens existaient. On aimerait à retrouver quelque esprit d'apostolat, quelque vaste idée théocratique, chez ces personnages d'Église que met en scène le romancier : que n'a-t-il eu la malveillance de nous montrer en eux des fanatiques ? ils ont un dogme qui, de droit divin, réclame l'universalité ; ils ont un Maître qui leur a dit d'enseigner toutes les nations ; leur passion pour ce dogme ou leur obéissance à ce Maître expliqueraient suffisamment beaucoup de leurs ambitions, sans qu'il fût besoin de les représenter comme les arrière-bâtards d'Auguste ou comme des excroissances du terreau romain. Qui nous rendra le Mahomet de Voltaire ? Il est bien faux, sans doute, mais moins factice, pourtant, que ces Augustules violacés ou pourprés dont M. Zola peuple sa Rome, asservis à je ne sais quel instinct héréditaire qui les pousse à vouloir régner, et incapables de s'exalter jusqu'à l'idée du règne de Dieu.

La troisième thèse, qui dénonce à jamais l'i-

nefficacité sociale du christianisme, n'est point, comme les deux précédentes, le corollaire violemment déduit d'un matérialisme préconçu ; elle allègue en sa faveur le spectacle des misères contemporaines. Elle inquiètera et elle troublera ; car la question qu'elle pose, et qu'elle tranche par un brutal verdict, occupe aujourd'hui la conscience publique. Il suffirait de nos Salons annuels pour en offrir la preuve. Depuis l'incursion de certains souffles septentrionaux et depuis les exemples donnés en Allemagne par M. de Uhde, notre peinture, flattant vraisemblablement la mode, se plaît à faire contraster, dans un même cadre, l'attristante figure du Rédempteur, qui fit tant de promesses en sa vie et les scella toutes par sa mort, et l'âpre désespoir des infortunes ou des révoltes humaines.

On s'attardait, au Salon des Champs-Élysées de 1896, devant un tableau de M. Pelez ; il représente un jardin public : plusieurs miséreux, rangés sur des bancs, étalent au soleil leur abjection ; à quelques pas de là, des mondaines circulent, de jolis et cossus bébés prennent leurs ébats, avec cette aisance que donne la joie de vivre ; ces deux groupes si divers sont à la fois très près et très loin l'un de l'autre ; il semble que certaines proximités de hasard accentuent les distances, bien loin de les rapprocher. Au second plan s'interpose un Christ en croix pour séparer les mendiants et les heureux, à moins que ce ne soit pour les unir. Le tableau s'appelle *L'Humanité*. Qu'y vient faire le Christ dans l'intention de l'au-

teur ? Est-ce un sauveur qui se réserve ? Ou bien est-ce un vaincu qui subit l'affront de la réalité ? Prépare-t-il une nouvelle offensive apostolique, ou bien a-t-il désespéré ? On ne demande plus, comme au temps de Musset, si les clous du Golgotha soutiennent toujours le Rédempteur, mais plutôt s'il ne descendra pas quelque jour de sa croix pour sauver l'incurable humanité. Sur une autre toile, au Champ-de-Mars, le cadavre du Christ était étendu tout saignant ; Madeleine le couvrait de baisers ; et devant ce groupe divin, des émeutiers s'arrêtaient avec respect, tandis qu'au fond du tableau les Tuileries finissaient de brûler : cette œuvre était signée de M. Adolphe Binet. Moins obscur en ses symboles, M. James Tissot, au Salon de 1894, résumait son épopée palestinienne en nous montrant, sur un chaos de ruines, trois personnages en causerie : c'était le Christ consolant deux pauvres gens. Et malgré le caractère d'anecdotes factices qu'il donne volontiers à ses tableaux, M. Jean Béraud faisait peut-être autre chose qu'un jeu d'esprit, lorsqu'il mettait sous nos yeux, au même Salon, un Christ modernisé, que bafouaient à gorge déployée des groupes mondains ou demi-mondains, et qu'assiégeaient en même temps, avec des gestes suppliants, les plaintes de la souffrance.

Ironiques ou respectueuses, ces œuvres d'art reflètent à leur façon les préoccupations et les doutes dont le roman de M. Zola nous offre une nouvelle expression.

Que dix-huit siècles d'influence chrétienne

n'aient pu conjurer l'actuelle crise sociale, c'est pour beaucoup un mystère alarmant, presque un sujet de scandale. Mais leurs angoisses, lors même qu'elles les conduisent au scepticisme, sont précisément, sans qu'ils s'en doutent, un hommage à cette religion qui, bannie de la vie publique, a continué d'agir au fond des âmes et d'y maintenir, par un sourd et laborieux travail, un idéal de justice, de charité, d'humanité. Que cet idéal demeure, que toujours il survive, malgré les soufflets de la réalité, et qu'il ait l'audace même de la condamner, en attendant de la pouvoir corriger, c'est proprement un prodige. Le murmure de gêne ou le cri d'émoi qui nous viennent aux lèvres en présence de certaines injustices sociales, sont des échos plus ou moins lointains, des résumés souvent inconscients, de ces immortelles rumeurs évangéliques qui continuent de bourdonner au fond de nous.

*Car le spectre d'un Dieu marche encor dans nos routes  
Avec sa forme humaine au sens mystérieux.  
Nos chemins effacés s'éclairent de ses yeux,  
Et sa blancheur nous guide à travers tous les doutes.*

C'est M. Jean Aicard, en son *Jésus*, qui chante ainsi cette surnaturelle survivance. Et derrière les appels les plus aventureux à une religion nouvelle, vous surprendrez, si vous les savez entendre, des paroles d'hommage qui s'efforcent de retenir Jésus comme dieu de l'avenir, et que le même poète, encore, nous va rendre en un beau langage :

Oh! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,  
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste!  
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,  
Sur tout notre néant seule réalité! (1)

En fait, la vieille religion, plus intégralement professée, plus complètement appliquée, et non plus seulement cantonnée dans les consciences individuelles, mais devenue directrice de la conscience sociale, semblerait peut-être une révélation tellement inédite, que l'observateur superficiel y croirait reconnaître une religion nouvelle.

Vaguement, l'abbé Pierre Froment, s'envolant sans lest et sans boussole vers un chimérique avenir, avait pressenti certaines aurores; mais ses pressentiments s'égarèrent, parce qu'il n'avait ni la théologie ni la croyance, ni la science ni la foi, requises pour de tels problèmes. Et si M. Zola, par son dernier livre, n'avait rien voulu faire de plus que prouver l'impuissance de certains rêveurs, trop ignorants du dogme chrétien et de la vraie notion de l'Eglise pour fonder sur cette Eglise et sur ce dogme des espérances correctes et plausibles, M. Zola aurait réussi dans sa démonstration. Mais depuis les premières pages, où il assimile les architectures du catholicisme social aux châteaux en Espagne édifiés par M. l'abbé Froment, jusqu'aux dernières pages, où, par-delà l'Atlantique, il fait luire aux yeux de quelque prélat américain, d'un Gibbons ou d'un Ireland, une tiare d'antipape, M. Emile Zola s'est efforcé de prouver

(1) Jean Aicard, *Jésus*, p. 12 (Paris, Flammarion).

l'impuissance et la mauvaise volonté de l'Eglise elle-même. Pour un procès aussi grave, les mésaventures de ce pauvre abbé Froment sont un médiocre argument. Lorsqu'on veut faire un roman à thèse, on doit installer, comme protagoniste, un moins insignifiant personnage, sous peine de condamner la thèse elle-même à l'insignifiance.

## II

CATHOLICISME SOCIAL ET CATHOLICISME  
INTÉGRAL : LA PRÉFACE DE M. FRANCIS  
DE PRESSENSÉ.

Vous rappelez-vous cette soirée d'automne, qui révélait à Théodore Jouffroy l'évanouissement de sa foi? Les heures s'écoulaient; le petit montagnard du Jura, devenu normalien, suivait avec anxiété sa pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de sa conscience; et lorsqu'il atteignit le terme, il sut qu'au dedans de lui-même il n'y avait plus rien qui fût debout. Sur le récit de cette nuit douloureuse, plusieurs générations s'attardèrent: elles y goûtaient le breuvage du scepticisme, le sentaient amer et continuaient de boire, effrayées et tout ensemble attirées par cet abîme rationaliste auquel Jouffroy s'était éperdument abandonné, « seul, seul avec sa fatale pensée »; elles admiraient la raison du philosophe, qui, souffrant d'être esseulée, se repaissait de cette souffrance même; dédaignant à leur tour, avec un orgueilleux courage, le *Suave mari magno* de Lucrèce, elles renonçaient à la sécurité du port, s'aventuraient sur la vaste mer du doute; et ce drame intérieur qui s'était déroulé sans témoins, dans l'enceinte d'une jeune âme